

Hétéros

Un homme — Une femme

Claude Brodeur

Volume 18, numéro 2, automne 2009
Le corps. Sur le divan. Dans le fauteuil II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039291ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039291ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brodeur, C. (2009). Un homme — Une femme. *Filigrane*, 18(2), 86–93.
<https://doi.org/10.7202/039291ar>

Résumé de l'article

Dans la Vienne du xx^e siècle, le père était encore très autoritaire. Freud a mis en scène, dans le mythe d'Oedipe, un père puissant, castrateur du sexe du garçon dans son désir de la mère. Le psychanalyste d'aujourd'hui vit dans une société où les pères, beaucoup moins autoritaires, considèrent garçons ou filles comme des êtres avec lesquels on échange sur les projets de vie. Tenant compte de cette mutation de la culture, l'auteur propose un certain réaménagement de l'Oedipe dans le discours inconscient.

Un homme — Une femme

claude brodeur

Dans la Vienne du XX^e siècle, le père était encore très autoritaire. Freud a mis en scène, dans le mythe d'Œdipe, un père puissant, castrateur du sexe du garçon dans son désir de la mère. Le psychanalyste d'aujourd'hui vit dans une société où les pères, beaucoup moins autoritaires, considèrent garçons ou filles comme des êtres avec lesquels on échange sur les projets de vie. Tenant compte de cette mutation de la culture, l'auteur propose un certain réaménagement de l'Œdipe dans le discours inconscient.

At the start of the 20th century, fathers were still very authoritarian. In the Oedipal myth, Freud saw the father as a potent figure, castrating the young boy's sex and his desire for his mother. Nowadays, psychoanalysts live in a society in which fathers, far less authoritarian, look upon girls and boys as persons with whom discussions of life projects can take place. Taking into account this culture mutation, the author offers another definition of Oedipus in the unconscious discourse.

Dans un mouvement prophétique, Nietzsche affirmait, à la fin du XIX^e siècle : « Dieu est mort ». Il aurait tout aussi bien pu dire : « PÈRE est mort ». Un coup de canon dans l'atmosphère culturelle de l'époque... Cela devait changer radicalement les rapports entre l'homme et la femme.

Jusque là, depuis des siècles et même des millénaires, la femme n'existait que sous le règne de l'homme, du Père. Sous le signe du Père, dans le pouvoir du Père, les femmes (comme les enfants d'ailleurs) ne sont que des émanations de son être, de sa toute puissance. Elles n'existent pas pour elles-mêmes en tant que FEMMES ; elles ne sont que des parties, les unes et les autres ne sont là que pour participer à la gloire du Père, à son rayonnement.

Telle est l'idéologie sous-jacente. Nous savons maintenant, surtout grâce aux mouvements féministes, ce que cela représentait pour les femmes de contraintes et d'humiliation dans le cours d'une vie, dans le quotidien d'une existence. Ce n'est pas la peine de revenir là-dessus : l'emprisonnement dans le foyer, l'interdit d'accès aux fonctions des hommes, l'asservissement à une sexualité non intégrée et aux multiples maternités, la non reconnaissance de leur statut par la société civile, les pressions morales d'une Église patriarcale, etc. Tout cela est bien connu. Je ne m'y attarde pas.

Avec l'avènement de la démocratie, un sujet libre et autonome est progressivement apparu dans la sphère de la culture. L'homme s'est libéré d'un pouvoir et d'une autorité qui devenaient de plus en plus lourds et insupportables. On oublie trop facilement, en effet, que ce fut aussi pour les hommes une profonde libération. La femme a, par ailleurs, accédé au statut d'être social au même titre que les hommes. Tous : femmes ou hommes sont devenus des acteurs de leur propre vie dans un ensemble social et politique formé de citoyens égaux.

Il a cependant fallu deux siècles pour en arriver là : développer tous les effets de la démocratie.

Je pose maintenant la question qui nous préoccupe : *est-ce que le mouvement psychanalytique a suivi cette évolution de la culture, cette profonde révolution des esprits ?*

Questionnons d'abord Freud lui-même. Cherchant à retracer, dans la réalité historique, le temps des origines, il écrit au sujet du Père dans *Totem et tabou*, que c'était « un homme violent, jaloux, gardant pour lui toutes les femelles et chassant ses fils ». (Freud, S., S. E., XIII, 141)

Pourquoi cette figure hideuse, monstrueuse de Père ? Était-ce son propre fantasme inconscient de père ? Voyait-il les pères de son époque sous des traits semblables ? Non ! Il voulait sans doute surtout mettre en scène le père primitif : un père pour qui la sexualité demeure de l'ordre de la dévoration, pour qui rien n'existe que l'instinct de survie. Le père d'avant la culture... Freud a voulu nous montrer (démontrer) ici, comme le dit Claude Lévi-Strauss, le « passage de la nature à la culture ».

Ce que les frères vont tuer, c'est alors le réel lui-même, afin d'accéder au symbolique, à l'univers de la culture. « Un jour, écrit Freud, les frères ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. » (Freud, S., S. E., XIII, 143) Mangeant le père au cours d'un repas sacrificiel, les frères (et les sœurs) le retrouvent alors sous la forme de l'Ancêtre, c'est-à-dire en tant que père, non plus dans la réalité comme autrefois, mais cette fois dans le champ même d'une symbolique religieuse. Désormais consacré, le père devenait à leurs yeux plus puissant que jamais : « Mort, le père devenait plus puissant que le vivant n'avait été » (Freud, S., S. E., XIII, 143)

Après avoir tué le Père, les frères ainsi le réhabilitent aussitôt dans sa fonction symbolique. Le père est mort, vive le PÈRE... Freud demeure là dans une culture du Père. Toute sa pensée théorique en sera marquée. La psychanalyse elle-même en porte peut-être la marque jusqu'à nos jours. Jacques Lacan fournira un éclairage éblouissant à cette présence du Père dans l'inconscient.

Jusque là, les hommes et les femmes, les frères et les sœurs n'existent, comme nous l'avons vu, que sous le signe du Père : le Totem. Lacan dira : le « Nom-du-Père ». Pas plus alors, en vérité, les hommes que les femmes n'ont ainsi d'existence pour eux-mêmes. Autrement dit, si l'homme existe alors en tant que PÈRE, tout comme la femme, il n'existe pas en lui-même et pour lui-même. En bonne logique, il ne peut donc pas encore y avoir de rapport des uns aux autres. Seul existe le PÈRE. Les frères (et sœurs) n'ont d'existence et de sens que dans le projet du Père. La question des rapports entre l'homme et la femme ne se pose même pas dans cette perspective.

Malgré son audace intellectuelle, Freud demeurait un homme du XIX^e siècle. Pouvait-il penser autrement ?

Une autre histoire, dont les traces dans la réalité sont toutes fraîches encore, nous raconte autre chose. Lorsque les hommes en eurent assez de l'autorité des

Rois et des Prêtres, ils tuèrent eux aussi leur propre PÈRE : DIEU est mort lance Nietzsche, PÈRE est mort. Mais, au contraire des frères de la horde primitive, c'est un Père déjà inscrit dans un ordre symbolique qu'ils ont mis à mort. Ils n'allaient pas, dès lors, le faire renaître sous les traits du Totem, dans son être symbolique de Père. Ils se sont plutôt installés eux-mêmes à la place, afin d'élaborer, de mettre en scène, une nouvelle symbolique : la culture des frères. C'est ce que nous avons appelé la démocratie, la société d'un peuple de frères. Comme on le sait, les français ont tué le Père dans la réalité, tandis que les américains se sont plutôt institués comme peuple démocratique en fuyant leur pays d'origine : non pas la terre maternelle comme on le pense parfois, mais le pays du Père.

Poussé par une certaine logique, Freud y arrive presque. Dans ce même texte de Totem et Tabou, il écrit : « Une fois réunis, les frères ont eu le courage de faire et réussir à faire ce que chacun d'eux, pris individuellement, aurait été incapable de faire. » (Freud, S., S. E., XIII, 141) Les frères avaient donc la possibilité, pense-t-il, de fonder une société dans laquelle chacun pouvait réaliser son projet personnel et vivre son propre destin : la société des frères, une société démocratique. Mais il a reculé à la toute fin : dans ce texte d'anthropologie psychanalytique, Freud a plutôt institué le fondement d'une culture et d'une société du Père.

La psychanalyse a-t-elle suivi ce mouvement de la culture ? A-t-elle connu cette révolution culturelle ?

Questionnons à nouveau Freud : cette fois sur ce qu'on appelle le « complexe d'Œdipe ». Nous nous rapprocherons alors visiblement du sujet qui nous intéresse aujourd'hui : le rapport entre l'homme et la femme.

Ici, l'homme et la femme existent pour eux-mêmes. Ils sont posés l'un et l'autre dans la différence : celle du sexe. Dans notre culture, ils seront même le modèle, le prototype de toutes les différences. Et cela, non pas surtout en raison de leur anatomie, mais en vertu du conflit qu'ils mettent en place sur une scène où va se jouer indéfiniment le mythe d'Œdipe. On dit alors qu'il y a conflit entre l'enfant et son père ou sa mère pour la possession génitale du sexe de l'autre. C'est, en effet, ce dernier conflit qui les fait exister séparément l'un de l'autre, qui les définit dans leur individualité propre. C'est parce qu'ils sont désirés différemment qu'ils sont différents.

Je rappelle brièvement la pensée de Freud dans un texte de L'interprétation des rêves :

« Les désirs sexuels d'un enfant [...] s'éveillent très tôt, et le premier sentiment d'affection d'une fille est pour son père et les premiers désirs d'enfance d'un garçon sont pour sa mère. En conséquence, le père devient un rival encombrant pour le garçon et la mère pour la fille ; et j'ai déjà montré [...] comment de tels sentiments pouvaient aisément conduire à un désir de mort. »
(Freud, S., S. E. IV, 237)

Une nouvelle symbolique vient d'apparaître dans le paysage culturel psychanalytique : un homme et une femme ne sont plus posés dans l'existence comme des parties étroitement incluses dans la totalité, dans l'univers paternel, dans son projet universel, mais sont plutôt posés comme des êtres particuliers qui trouvent en eux-mêmes leur propre fondement. Freud est ainsi sorti d'une première problématique, d'un premier modèle culturel, de la symbolique du Père ; il institue désormais l'inconscient dans une autre symbolique : celle qui met en place, en-dehors de l'univers paternel, du Nom-du-Père, un homme et une femme particuliers : êtres autonomes ou responsables de leur propre l'existence, de la loi qui gouverne leur vie personnelle.

Vous me direz : « Il s'agit tout de même du père, comme dans la symbolique précédente. » Oui, bien sûr ! Mais la mère est ici présente sur un pied d'égalité avec le père. Et même si, pour l'enfant, ce père demeure intimement présent dans le fantasme, celui-ci se présente plutôt maintenant à lui comme un « rival », ainsi que le souligne Freud lui-même. Ce n'est plus tellement pour lui cet homme qui l'a libéré de la mère et introduit dans le monde de la culture, que cet homme qui est devenu pour lui un importun « rival » auprès de la mère (ou du père) : le « conjoint » ou l'époux de la mère. Et, contrairement à ce qu'on pense d'habitude, l'enfant, et plus spécialement celui de nos jours, ne sait-il pas bien distinguer les deux ordres symboliques : celui du Père et celui de l'Édipe, celui qui libère l'enfant de la mère et celui qui se présente à lui comme un rival dans la différence du sexe.

Ce que Freud n'a pas aperçu dans ses réflexions sur la société, dans *Totem et tabou*, il l'accepte donc dans sa pratique de l'inconscient des individus. Pour lui, comme pour Lacan, la société tient donc son fondement de la personne même du Père ; dans leur pensée inconsciente, les individus développent pourtant, pense-t-il, des rapports de rivalité entre personnes autonomes.

Et, par là, Freud devient très contemporain. L'approche freudienne très moderne.

Dans nos sociétés occidentales contemporaines, il est, en effet, clair que les rapports entre les personnes sont calqués sur le même modèle que la rivalité œdipienne : une multitude de personnes différentes se rencontrent, dans un rapport conflictuel, pour la possession de quelque chose à l'encontre de l'autre : pour le pouvoir, la richesse, aussi bien que pour le sexe.

*

Quelques séquences d'une analyse aideront à comprendre la différence qui existe entre ces deux ordres symboliques : celui du Père et celui des frères.

Il s'agit d'un jeune étudiant. J'avais commencé du travail avec lui à l'hôpital de Fann à Dakar à l'occasion d'un stage d'été. Comme il obtient par la suite une bourse d'études, nous avons pu continuer l'analyse ensemble à Paris durant quelques années. En tant qu'Africain, celui-ci n'était pas marqué par la culture

occidentale ; il ne savait, par ailleurs, rien des théories psychanalytiques. Ce fut une expérience de l'analyse menée, d'une certaine manière, « en pleine nature ». D'où son grand intérêt.

Un jour, il raconte un rêve, court mais très significatif : « Il y a une rivière très longue ; on y voit cependant une cascade. » Cette eau vive, toute présente dans ce lieu-ci de la rivière, se perdra bientôt dans un ailleurs. Afin d'arrêter son mouvement perpétuel de fuite, il faut l'action de cette cascade, dont la fonction est effectivement de casser, de briser le courant, d'imposer une limite au flot d'une vie qui n'apparaît que pour disparaître aussitôt dans la mort. C'est ici la castration par le Père dont parle Lacan : castration de la mère dans son désir d'enfermer l'enfant dans son univers propre.

On pensera que cette analyse d'un premier rêve est osée. Voyons la suite immédiate. Le malade rêve qu'il est avec un camarade qui porte le titre de « Docteur » ; et il affirme ensuite très fort avoir maintenant besoin d'un ami qui le guérisse.

À ce même moment où se présente à lui le personnage du père-analyste, ici représenté par un camarade compatissant, il se rappelle, par ailleurs, la mort de sa propre mère. Il demande, en conséquence, au Docteur ou à l'analyste de tuer en lui la mère, afin qu'il puisse désormais, grâce au Père, s'inscrire dans une vie qui soit entièrement régie par la Loi du Père, qu'il puisse s'inscrire dans le projet même du Père.

Quelque temps après, il refait le même rêve de la rivière. Et, cette fois, non seulement celui-ci est plus explicite, mais il affirme avec plus de force son désir d'être aidé par le père-analyste. « Il y a une rivière. Le chef de mon pays est là, mais ne sait pas nager. Un moniteur de natation, homme très musclé, le lui apprend. Cela lui permet de traverser cette rivière. »

Après avoir dit que « moi seul pouvait le guérir », il devient très confiant et heureux. Le père ou le chef d'État, avec l'aide du moniteur musclé ou de l'analyste, est en effet parvenu à surmonter son impuissance à traverser la rivière ; il pourra dès lors laisser sa trace sur ces eaux maternelles, imprimer une limite à ce flot qui s'écoule sans fin. Ainsi marqué dans le cours de son origine toute primitive, l'enfant sera désormais inclus dans le monde du père, l'univers du social et du culturel, inscrit enfin dans l'histoire des hommes. Il me dira un jour : « Mon nom, je voudrais que ce soit celui de BRODEUR ».

Voyons maintenant une séquence postérieure de l'analyse de cette même personne : un seul rêve suffira à faire comprendre. On est alors en pleine rivalité œdipienne.

Il raconte : « J'entre dans une chambre où se trouve mon ami le plus intime. J'aperçois alors une femme métissée au torse nu. Vous êtes là en tant que professeur d'histoire et vous avez à la main un appareil de photos. Je n'ai pas couché avec la femme, je l'ai simplement regardée par la porte entrebâillée d'une pièce voisine. »

C'est un noir d'Afrique. À la manière d'un compromis, la femme métissée du rêve est, pour lui, la femme même de l'analyste. Figure paternelle, ce dernier saura

désormais enregistrer, avec son appareil de photos, tous les sentiments du fils envers la mère. Celui-ci devra donc, à l'avenir, se contenter de « jeter un œil » vers la mère dans la chambre du père. Une prise de possession génitale de celle-ci lui sera toujours interdite. Car elle appartient à quelqu'un d'autre.

Remarquons ceci : le père, au lieu d'être, comme auparavant, le Sauveur de son fils, est tout à coup devenu plutôt un camarade, ce rival dont parle Freud. Le camarade le plus proche de l'enfant toutefois : « un ami intime », dit le rêveur. Les pères de nos sociétés modernes ne s'expriment pas autrement : « Après avoir été un véritable père pour mon fils (ou ma fille) lorsqu'il était jeune, disent-ils, je suis devenu pour lui (ou elle) un ami intime, un vrai copain. »

Avec cette dernière séquence d'analyse, ce dernier rêve, on n'est évidemment plus dans le même registre, dans le même ordre symbolique : on est ici passé de l'ordre du Père à celui des frères. La scène a changé puisqu'on est maintenant dans le lieu des échanges sexuels et non plus dans celui de la gestation et de la naissance ; l'identité des acteurs aussi puisque les trois personnes du père, de la mère et de l'enfant se détachent désormais nettement comme personnes autonomes au lieu d'être enfermées dans la l'espace paternel, la Loi du Père ; le déroulement de l'action du tout au tout puisque ici le père interdit la mère au fils à la place d'être le négateur de la mère dans son rapport à ce même fils.

Enfin, n'est-on pas au plus près de la culture des temps modernes avec cette définition de l'Œdipe selon Freud ?

Dans l'évolution de l'enfant, il faut toutefois traverser ces deux espaces culturels : celui de la loi du Père et celui de la loi des frères. Il faut d'abord l'inscrire dans l'univers paternel, dans la loi du Père comme le montre si bien Jacques Lacan ; mais ensuite, aux prises avec le conflit œdipien, celui-ci devra se définir lui-même, sur la scène de l'Œdipe, ainsi qu'un sujet particulier, soumis aux lois de l'échange comme tous les autres membres de la communauté, qu'il s'agisse de la famille ou de toute autre collectivité.

Si l'on parvient à discerner ce changement, à distinguer les deux ordres symboliques, on commencera de dédramatiser le fantasme œdipien. Je crois que, dans nos sociétés où une mentalité fraternelle remplace l'esprit du Père, la triangulation père, mère et enfant n'a plus le même poids : celle-ci n'est plus aussi étroitement liée, comme autrefois, à la figure du Père de la Loi ; elle est devenue, plus simplement, une affaire de partage de la chose sexuelle entre les frères d'un même territoire.

Que conclure ?

Il y a donc deux figures fantasmatiques différentes : celle qui met en scène un Père ordonnateur de l'univers culturel de l'enfant dans la communauté, le Père de la Loi ; celle qui met en scène un conflit entre les trois personnes de la communauté familiale, le conflit œdipien. Les deux figures sont nécessairement parcourues dans le travail d'élaboration d'une pensée inconsciente, d'un discours

inconscient : la première est fondatrice du sujet de la communauté, la seconde des échanges entre les individus de cette même communauté.

Je pense enfin que, dans une société comme la nôtre, la psychanalyse doit absolument prendre en compte cette dernière figure de la pensée inconsciente : ce ne sont plus tellement les rapports au Père qui la définissent que des rapports conflictuels entre différents sujets individuels.

Et c'est dans cet ordre symbolique, celui des rapports œdipiens, que nous pouvons mettre en scène, aussi bien au plan du fantasme que dans la réalité sociale et culturelle : UN HOMME — UNE FEMME

*

A la question de la revue : «Le temps serait-il venu d'abandonner l'Œdipe comme fonction structurante de la psyché?», il faut répondre sans hésitation : «Non». Mais la structure œdipienne a désormais changé de registre, elle se situe dans un autre ordre symbolique.

Dans l'ordre du Père, sous son autorité, la femme (la mère et ses filles) est son entière possession. Lorsque le fils désire la mère, il prend ainsi une femme qui appartient corps et âme au Père. C'est une faute d'une extrême gravité. On comprend, dès lors, que l'interdit de l'inceste soit si contraignant.

Avec ce premier scénario, la fille n'entre pas encore vraiment dans le jeu de l'Œdipe : tandis que les garçons désirent prendre la femme (les femmes) du père, les filles, qui ne peuvent avoir un pareil projet, demeurent, avec complaisance, sous son pouvoir et son autorité. On sait comme Freud a eu du mal à définir le rôle de la fille sur la scène de cet Œdipe. A vrai dire, il n'y arrive pas et il propose à la fin que celle-ci s'identifie à la mère en même temps qu'elle accepte affectueusement sa place auprès du père. Il n'y aura donc pas alors pour elle la possibilité même d'un délit incestueux. La fille demeure jusque là hors jeu dans le drame œdipien.

Dans l'ordre des frères, la fille aussi bien que le garçon désirent : soit le père pour celle-là, soit la mère pour celui-ci. Ils les convoitent toutefois alors en autant qu'ils sont en la possession d'un sexe : de valeur féminine pour la mère ou masculine pour le père. On aura compris que c'est dans cet ordre symbolique seulement que la femme entre en scène pour elle-même et en elle-même. Il y a toujours interdit de l'inceste — cette fois pour la fille comme pour le garçon —, puisque la mère comme le père désirent conserver la possession sexuelle de leur homme et de leur femme. Celui-ci ne porte toutefois plus sur la mère seule comme dans la symbolique paternelle, mais sur la chose sexuée de l'un et l'autre, père et mère. Il n'aura donc pas la gravité du précédent : celui-ci mettait en cause le pouvoir paternel sur l'entièreté de la personne des femmes (et des hommes) de son univers (de sa famille), celui-là n'engage le père et la mère que dans leur être sexué, dans leur propre sexe.

L'histoire de ce petit bonhomme de 3 ou 4 ans nous aidera grandement à

comprendre. Il est très agressif avec son père depuis quelque temps, et il lui dit souvent avec méchanceté : « T'es rien qu'une vieille peau ». On aura compris qu'il méprise ainsi son sexe « vieux et décadent ». Le père ne s'en offusque pas outre mesure : il est sûr de sa puissance sexuelle et de sa relation amoureuse à sa femme. Mais voilà qu'un « bon » jour — à la fois le jour de l'an et le jour anniversaire de naissance de la mère — le petit homme entre au matin dans la chambre à coucher des parents et proclame très haut : « Mes parents, la guerre est finie. » Renonçant à prendre lui-même possession du sexe de la mère, il concédait ainsi la victoire au père sur sa propre femme. Finie la guerre entre le père et le fils pour la femme de la maison...

Sacré petit bonhomme !

claude brodeur
60 rue berlioz # 1005
verdun (québec)
h3e 1m4
brodeur@videotron.ca